

Cyprien Gaillard par Jean-Max Colard

C'est sur le mode de la fulgurance, et avec une indéniable puissance de feu, que Cyprien Gaillard a récemment émergé sur la scène de l'art. Début juillet 2008, il a même installé dans le patrimoine français une œuvre permanente, sculpture à la fois monumentale et invisible, première synthèse de ses travaux antérieurs et de ses recherches obsessives.

Avec son titre tout en classicisme, *La Grande Allée du Château d'Oiron* est en effet un monument invisible, une sculpture horizontale marquée du sceau du Land Art, de Robert Smithson et du minimalisme de Carl André. Très simplement, l'artiste a fait recouvrir la grande allée de terre du Château d'Oiron, petit fleuron de l'architecture Renaissance, de plusieurs tonnes de gravier. Ou plutôt de gravats, béton concassé d'une tour démolie d'Issy-les-Moulineaux. Un gravier non pas impeccablement blanc mais plutôt grisâtre, où se mêlent encore des bouts de bois et de plastiques, vestiges de la tour Mozart. Et quand le visiteur avance sur la grande allée qui mène de la grille au Château d'Oiron, sans le savoir, il marche sur les ruines d'une barre H.L.M. de la banlieue parisienne.

Ainsi *La Grande Allée* n'est pas seulement une œuvre monumentale, mais d'abord et avant tout un monument. Le tombeau, le gisant d'un immeuble détruit. Un monument au bâtiment mort, qui enregistre au passage la chute du modernisme, l'épuisement des utopies socio-architecturales des années 1960-1970, rapidement ravalées par une misérable politique de la ville. « Mais ces tours, moi je les regarde sans aucune nostalgie, sans aucune condamnation ; je les trouve surtout sublimes ! ». Et c'est ainsi que dans une installation vidéo présentée à la dernière Biennale de Lyon (*Color Like No Other*, 2007), Cyprien Gaillard opposait le sublime de la ruine aux effets spéciaux et technicolor d'un clip de Sony : « En voyant la fameuse publicité Sony-Bravia tournée par Jonathan Glaser, j'avais ressenti une grande proximité avec mon propre travail, à la limite de la dépossession : la destruction joyeuse d'une tour d'immeuble, une explosion de peinture dans un paysage vandalisé. Trois jours avant sa démolition, je suis allé sur place, à Toryglen, au sud de Glasgow. On voyait encore les traces de peinture. Comme si les médias avaient ajouté une couche de ruine et de chaos dans ce quartier à moitié abandonné. Ce bâtiment, je le regarde sans nostalgie, comme un monument magnifique du présent. Plutôt que de le détruire, il aurait mieux fallu le vernir quand la peinture était encore fraîche ! »¹ Autre monument au bâtiment mort, l'artiste envisage de placer dans la ville de Glasgow un immense obélisque en béton recyclé (*Glasgow 2014*), issu d'une tour d'habitation expérimentée dans les années 1960 et récemment détruite – alors que la maquette de ce monument sera exposée dès octobre 2008 à la Hayward Gallery de Londres. Et de tour en tour, c'est en somme la

tradition classique du parc de ruines que l'artiste est en train de continuer, mais éclatée sur la surface du globe.

Ceci dit, *La Grande Allée du Château d'Oiron* est aussi à bien des égards un acte caractérisé de vandalisme. Elle accomplit l'irruption de la banlieue et de son histoire dégradée au sein du patrimoine national français. Dès ses premières vidéos (*Real Remnants of Fictive Wars*, 2003-2008), Cyprien Gaillard vidait comme un sale gosse de banlieue des extincteurs et leur nuée de brouillard fumigène dans un joli coin de campagne. À d'autres moments, il macule de peinture blanche des toiles paysagistes du dix-neuvième siècle achetées dans des maisons de vente. D'autres fois encore, il glisse la carte postale noir et blanc d'un lieu patrimonial dans une enveloppe déchirée, obstruant encore la vue de ces clichés touristiques (*The New Picturesque*). Interventions dans le paysage, agressions caractérisées... Ces diverses actions artistiques puisent leur énergie et leur forme dans le vandalisme urbain et social. Il n'y a pas seulement une poétique des ruines à l'œuvre chez Cyprien Gaillard, il y a aussi une poétique de l'émeute. « Ce vandalisme, c'est ma réponse personnelle au vandalisme d'État, à l'effondrement des tours de banlieue. » Véritable chef-d'œuvre vidéo de ces dernières années, le film *Desniansky Raion* assume pleinement ce lien. Naviguant entre plusieurs régimes d'images, prises sur Internet, repiquées d'une vieille bande VHS ou filmées par l'artiste lui-même, ce triptyque juxtapose une bataille rangée de *hooligans*, le show son et lumière d'une destruction d'immeuble à la fin des années 1980 et le survol d'une cité ouvrière de Kiev. De cette manière, Cyprien Gaillard redonne de l'aura à l'œuvre d'art et retrouve le sens du sublime, avec toute la violence et la force de sidération impliquées par cette notion esthétique.

Enfin, *La Grande Allée* est un anachronisme qui rejoint les admirables gravures du dix-septième siècle dans lesquelles l'artiste a glissé des vues d'immeubles de banlieue (*Believe in the Age of Disbelief*, 2005). C'est dire si Cyprien Gaillard est autant à l'aise dans le registre du spectaculaire que dans les œuvres sur papier, dans le monumental que dans le petit format – ce qui donne une idée de sa puissance plastique. Dans ce chevauchement visuel des styles et des périodes, son œuvre nous ouvre à une nouvelle conscience historique : car au temps linéaire et progressiste du modernisme s'oppose ici un temps réversible, cyclique, où les époques se heurtent plus qu'elles ne se succèdent. Pour une conception anachronique de l'Histoire.

1. In *Les Inrockuptibles*, interview, décembre 2007.